

Le train Nerimane Kamberi

Elle avait à peine vingt ans, et deux enfants, deux filles. Elle savait qu'elle aurait des filles, beaucoup. La liseuse, elle préférait ce mot à voyante, l'avait vu dans le marc de son café. C'était sa grande sœur qui avait insisté d'aller la voir, un an après son mariage en ville, elle qui venait de la campagne, avec un homme mûr, de dix ans son aîné, sa sœur avait insisté, non pas tant pour savoir si elle aurait encore des filles après la première qu'elle eut neuf mois après cette nuit terrible, la nuit de noces, faite de douleur et d'envie de vomir, de pleurs en cachette la tête enfouie dans l'oreiller, ni pour savoir si elle donnerait un garçon à cet homme dur mais aimant, mais surtout pour savoir si ce que sa sœur, sa petite sœur, lui avait dit un matin qu'elles s'étaient retrouvées chez leur mère ; "il m'a dit qu'il envisageait de m'emmener là-bas, avec la petite. Il a trouvé du travail. Ici, il ne peut plus continuer chez le forgeron. Il ne gagne presque plus rien. J'attends un autre enfant. Sa mère, ses frères, tous, attendent de lui qu'ils les aident aussi. C'est loin là-bas, très loin." Tout cela apparaissait-il au fond de la tasse.

Sa grande sœur n'avait pas voulu croire à ce qu'elle lui disait, elle hochait la tête tout en lui prenant la main et en la tirant dehors, pour presque courir deux ruelles plus loin, arriver à bout d'haleine à la porte en bois à moitié pourrie, espérant trouver la Vielle Bosniaque, tout en sachant qu'elle était toujours là, n'ayant où aller, pour leur parler de leur avenir, plutôt de celui de la petite sœur, de son avenir proche, qu'elle lira lentement dans le marc de café, épais; non, elles avaient dit non au présage des haricots blancs ou des cartes, c'était le marc qui disait plus.

C'était un jour d'automne, ensoleillé et venteux, pas trop froid. De toute façon, elle avait chaud, ses joues brûlaient, ses mains transpiraient, tout son corps était en fièvre. A la gare, ils avaient vu arriver le train avec soulagement; puisqu'il fallait partir, autant partir le plus vite possible. Son mari tenait l'aînée d'une main et de l'autre, une petite valise. Ils n'en avaient pas de plus grande, même celle-là, ils avaient dû l'emprunter, mais de toute façon ils n'avaient rien à mettre dans leur valise: des chaussettes, des tricotés de laine; sa belle-sœur qui les attendrait là-bas, à la fin du voyage, au bout du chemin, leur avait dit qu'elle leur donnerait tout ce dont ils auraient besoin, les premiers mois elle les aiderait à commencer leur nouvelle vie.

Sa mère, ma grand-mère, avait été très forte. "Tu es une femme maintenant, tu dois suivre ton mari." Et elle l'avait embrassée sur le front. Mais ma mère avait bien remarqué qu'elle serrait très fort un pan de son tablier et qu'elle se mordait le coin de la lèvre, tic que ma sœur avait hérité, si l'on peut dire que les tics sont héréditaires. C'est

mon grand-père, grand homme aux yeux bleus, au calme apparent, qui avait eu le plus de mal à retenir ses larmes ; plus tard ses fils, des vrais hommes eux, se moqueraient de son sentimentalisme, mais c'était sapetite dernière qui partait loin, et qui ne reviendrait qu'aux moissons, elle qui jusqu'au jour de son mariage avait travaillé dans les champs, le blé, le maïs, le tabac; ses pauvres mains étaient toutes craquelées, sèches, même si elle avait mis une baume le soir avant de se coucher.

Le train attendait au quai. Le chef de gare n'arrêtait pas de siffler, mais pas pour eux, car eux ils étaient déjà dans le compartiment, assis sagement, prêts pour le voyage. Ma mère sanglota, elle s'était approchée encore une fois, une dernière, de la fenêtre, pour regarder le paysage ondulé; alors que le train avait parcouru déjà quelques kilomètres, elle l'avait vu, elle n'oubliera jamais ce moment, son père, oui c'était lui, qui se tenait droit là-haut sur un tas de ferrailles, mais comment avait-il pu se hisser jusqu'au sommet, c'était certainement le seul endroit un peu en hauteur qu'il avait pu trouver, sur la route d'où on pouvait encore voir passer le train, après les rails se perdaient petit à petit, jusqu'à rejoindre l'horizon, se confondaient avec le ciel, n'étaient plus que, d'abord deux lignes encore distinctes puis deux traits, comme tracés au crayon mail taillé. Puis plus rien, les traits avaient disparu. Comme avait disparu la silhouette de son père.

“Ça ira mieux quand on aura passé la frontière, tu verras.” Ces mots n'avaient eu que peu d'effet. Car qu'est-ce frontièresignifiait pour elle, quand les seules limites qu'elle n'avait jamais connues c'était celle de son village, même pas celle de leur jardinqui continuait avec le jardin de son oncle et celui de son oncle avec celui d'un voisin, puis d'un cousin, ainsi, presqueà l'infini. Elle ne pouvait pas se représenter la frontière, même si dans la bouche de son mari ce mot signifiait apaisement, baume au cœur. Elle devint impatiente, quand arriveraient-ils à la Frontière, làoù sa douleur cessera, où ses yeux sècheront, elle se mit à répéter le mot frontière dans sa tête d'abord, puis à le murmurer, ensuite à le dire de vive voix, comme ses prières, sa voix tremblait de l'euphorie qui s'était emparée d'elle. Elle allait entrer en transe, commencerà tourner comme ces derviches du village voisin qu'elle avait regardés un jour en cachette.

“Passeport.” Ils passaient la frontière. Heureusement que les petites dormaient, elle pourrait respirer, la toucherpalper cette frontière,qui allait effacer, elle en était certaine, son mal, y mettre fin, car la frontière c'était la fin. Un point. Le train redémarra. Il ne se passa rien. Rien de ce qu'elle avait espéré dans sa fièvre des derniers cent kilomètres. Rien que des procédures de contrôle. Elle n'en ressentait que plus de tristesse et de désespoir. Ils traverseraient encore deux frontières. Restera la douleur. Demeurera, encore des années après, ce goût amer du départ.

Ma mère mourut quelques mois après la création d'un espace dont elle n'arriva jamais à retenir le nom, un espace, on lui avait expliqué, ou il n'y avait plus de frontières, donc elle avait pensé, plus de souffrances, plus de douleur, plus cette image de ce pan de tablier tordu, de cet amas de ferrailles avec son père, qui se tenait droit comme un drapeau, donc quand elle referait le voyage pour le retour au pays l'été, ce sera une ligne droite, toute droite sans aucun arrêt, une terre qui serait suivie par une autre terre, comme autrefois ces jardins qui venaient l'un après l'autre, sans haie, sans mur, sans fil. Mais cette année-là, elle ne fit pas le chemin du retour.

Le train Nerimane Kamberi

Prix du Public Salon du Livre des Balkans 2016